

Sous le sapin.

Hier, il a plu et le vent était furieux. Aujourd'hui, dimanche, tout est rentré dans le calme, mais il neigotte et après tout, les perspectives sont peu rassurantes. Est-il indiqué d'aller, *là-haut*, rendre visite à la petite maison hospitalière, qui ne s'ouvre qu'aux initiés et où l'on est si bien, à deux ou trois, lorsque dehors souffle la tempête, qui fait ployer les sapins enneigés et charrie les brumes en hurlant avec rage.

Le temps est doux! Les skis? Les chausser, c'est un peu chanceux, car *là-haut*, peut-être, la neige, dépourvue de « glisse » se fera lourde. Bah! Allons pédestrement et comme disait l'autre: « on ira jusqu'ou on pourra ». La neige ne doit pas être si profonde que l'on ne puisse atteindre les 1600 m. Partons donc! Dès le début, la montée s'avère un plaisir. Sur le chemin de la montagne, bien marqué, bien fait pour le trainage des longs bois, un peu de neige seulement! La marche est un plaisir et la contemplation de la nature endormie sous son linceul hivernal, une pure jouissance. Tout est blanc; arbres, buissons, gazons sont empanachés ou recouverts par les frimas. Il ne manque qu'un clair rayon de soleil, pour que le paysage, dans son ensemble, resplendisse de beauté. *Là-haut*, la sommité, tend à se confondre avec les nues qui obscurcissent le ciel. Présage de neige. Et tantôt, les flocons se mettent à tomber, distants d'abord, menus, comme pris de remords. Mais, le vent s'en mêle, et les petits papillons blancs se font toujours plus nombreux; l'air en devient obscur et bientôt, c'est, fouettés, par un souffle furieux qu'ils se précipitent, et font une semelle neuve à la couche de neige tombée les jours précédents.

Miséricorde! Le chemin finit! Aucune voie n'existe plus et la demie seulement de la montée est effectuée. Il faudra donc *brasser*! Oui, mail il y a 50 cm. de neige et la couche augmentera encore d'épaisseur avec l'altitude. Rien à faire! Demi-tour! Mais par

retour, car rien n'est ennuyeux comme une course manquée et un retour prématuré. N'y aurait-il pas dans le voisinage, quelque coin abrité, quelque gros arbre, sous le couvert duquel on pourrait se gîter, passer une heure ou deux, dans la montagne solitaire et silencieuse et laisser tomber les flocons blancs sans les recevoir. Aisons! Notre affaire, la voilà! Un gigantesque sapin, abondamment pourvu de branches qui s'inclinent jusqu'à terre. Sous leur protection, un espace à peu près dépourvu de neige. C'est l'oasis. Vite du feu! Cela ne va pas tout seul. Les brindilles sèches prélevées sur les branches maîtresses sont, hélas, enrobées d'une fine carapace de neige. Toutefois, avec le temps, de la patience et du souffle, des flammes persistantes jaillissent du foyer improvisé. La partie est gagnée, mais la lutte a été vive.

Ah, les bons instants passés sous le sapin, les exigences matérielles satisfaites. La neige tombe drue et serrée; seuls quelques cristaux délicatement amenuisés traversent le dais branchu. Mais tout à côté, le vent secoue avec fureur des tiges enneigées; des paquets de frimas s'écroulent et du brouillard s'envole au loin. Tout est silence. Pas un bruit, si ce n'est celui du vent, ne vient troubler cette nature qui repose dans la paix. Les oiseaux? Ils ont fui vers des cieux plus doux. Les petits quadrupèdes, hôtes habituels de la sylve? Endormis pour des mois ou émigrés ailleurs. A 100 m. à la ronde pas la moindre trace. La fumée du feu s'élève et s'estompe en volutes de plus en plus claires qui s'évanouissent dans la couronne du grand sapin.

Les minutes, les heures s'écoulent. Voyons, depuis combien de temps suis-je échoué sous le sapin? Trois heures! Occupées à? Oh! tout en attisant le feu, en s'approvisionnant, on rêve! On admire cette nature qui repose sereinement sous les frimas. On voit l'instant, où débarrassée de son corset hivernal, elle renaîtra à la vie; on la voit se recouvrir de bourgeons frémissants de sève, se parer des fleurs que chaque saison estivale lui ramène; on assiste au reverdissement de

la sylve et forcément la pensée suit la nature dans le cycle immuable de son développement. Chacun à leur tour, ces organismes rivés au sol, parés de magnificence, tomberont dans le sommeil, qui en cet instant les accable. Et puis tout recommencera, selon la loi des saisons jusques à quand? Mystère! Un jour, sur cette terre, la Vie est née. Comment? Mystère insondable! Des organismes infiniment petits, infiniment simples, d'abord apparurent. D'autres, de plus en plus compliqués leur succédèrent si bien qu'après d'innombrables millénaires, et par des processus sur lesquels les savants sont loin de s'entendre, elle s'est trouvée, notre Terre, occupée par les êtres actuels, dont les plus intelligents et les plus hauts placés dans l'échelle de l'organisation, ne sont certes pas, les meilleurs. Et cette Vie, disparaîtra-t-elle, un jour, par suite de quelque catastrophe ou simplement par épuisement et impossibilité progressive de procréer? Mystère, mystère encore.

Et puis là-haut, sous le sapin, dans la solitude et le silence, l'on rêve à la destinée individuelle. On voit l'enfant qui découvre la vie et le monde; on le voit grandir, devenir homme, affirmer sa force et sa volonté; dominer ses semblables ou subir leur emprise et l'on assiste, enfin à son déclin, à l'issue duquel il y a le ? du mystérieux *après*.

Sous le sapin, l'on ne s'ennuie jamais. On le quitte, on rentre dans le monde habité, le cœur joyeux, l'âme renouvelée et l'on plaint ceux qui vous plaignent d'être allés à lui tout seul et sous la neige.

X. X.

Sous le sapin, un texte paru dans la Feuille d'Avis du 25 février 1931, que l'on peut attribuer à Samuel Aubert sans se tromper de beaucoup !